

JEAN CLAUDE
PIROTTE

ALAIN BERTRAND



EDITIONS LABOR

JEAN-CLAUDE PIROTTE

Du même auteur :

Liebling ou l'oubli, prose, Le Pont de l'épée, 1987.

Georges Simenon, essai, La Manufacture, 1988 (réédition CEFAL, 1994).

E. a., *Simenon, l'homme, l'univers, la création*, essai, Éditions Complexe, 1993.

Maigret, Éditions Labor, 1994 («Un livre une œuvre» 27)

© Éditions Labor, Bruxelles, 1995.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie et microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

Graphisme : Denis Schmit.

Illustration de couverture : extrait de l'aquarelle de Jean-Claude Pirotte reproduite en couverture de *La Pluie à Rethel*.

Imprimé en Belgique

ISBN 2-8040-1063-5

D/1995/258/50

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique.

Alain Bertrand

JEAN-CLAUDE PIROTTE

Un livre
La Pluie à Rethel
Une œuvre

Collection dirigée
par Jacques Carion



à Georges Haldas

SOMMAIRE

1. En guise d'introduction	11
2. Biographie illusoire	17
3. La relation impossible	23
1. La mère	23
2. Le père	26
3. La cave, le refuge, le vin	27
4. L'innocence, la femme, l'espace	31
4. Paradis perdu	47
1. La perte de l'innocence	47
2. La mort, les petites morts	50
3. Le divertissement	52
4. L'identité perdue	54
5. Le présent inhabitable	58
6. Sortir de l'institution littéraire	59
5. Narration et écriture	61
1. Le récit troué	61
2. La mémoire compromise	63
3. Les ambiguïtés du langage	67
6. La Pluie à Rethel	93
1. Introduction	93
2. La thématique de base	96
3. La fragmentation temporelle	98
4. Le présent inhabitable	100

5. L'enfermement	101
6. L'obscurité	103
7. La pluie à Reithel	104
8. L'absence de mémoire	106
9. Une écriture résurrectionnelle	106
10. A la recherche du Rameau d'or	110
11. La littérature avant le réel	113
12. Une mythologie de la femme	117
13. Le monde en images	120
7. Fausse conclusion	123
Éléments bibliographiques	125

EN GUISE D'INTRODUCTION

« Quand un roman possède assez de magie pour faire pleuvoir dans le cœur du lecteur, c'est qu'il est entré, malgré l'auteur, en poésie »¹. Cette phrase, sur *La Pluie à Rethel*, j'aurais pu l'écrire dès avant cette soirée de novembre 1982 où, troublé par sa souffrance d'être humain, bouleversé par son désespoir enchanté, émerveillé par sa musique funèbre, son style précieux comme le lent mouvement des nuages, le souvenir étonné de l'aube ou la lumière sourde d'octobre, il me fut donné de rencontrer Jean-Claude Pirotte à Gros Buisson, près de Namur².

Une idée reçue veut que les écrivains soient rarement à la hauteur de leur œuvre. Ce n'était, ce n'est pas le cas pour le poète d'*Un été dans la combe*. Sans doute, parce que, au contraire de la plupart, il « ne se croit pas obligé d'être l'homme-sandwich de ses œuvres »³. Sans compter que sa conversation, au cœur de la nuit d'automne, qui est aussi celle de l'âme, tentures closes, dans une sorte de clair-obscur adouci par la fumée des cigarettes et l'éclat doré du

1 Pierre Drachline, « Oublier Rethel », in Jean-Claude Pirotte, *La Pluie à Rethel*, Labor, coll. Espace Nord, p. 9.

2 Comment oublier, ici, les présences chaleureuses et discrètes de Nanou et maman Baillet ?

3 *Idem*, p. 7.

vin blanc, apprivoisait les livres et les êtres, éveillant leur aura intime, la qualité de leur *présence* : celui qui faisait entendre la musique des vies perdues possédait, en plus d'une écriture inimitable, le sens aigu de la fraternité, et de la fidélité en amitié.

Ces nuits de rencontre, à Gros Buisson, la vie était comme dans les livres. Ou plutôt, non, c'était l'inverse : les livres étaient la vie, et tout prenait une nouvelle dimension ; les choses étaient humblement rendues à leur mystère et la littérature retrouvait toute sa magie. Je découvrais la mélancolie d'Henri Calet, le charme étrange d'André Dhôtel, la sentimentalité canaille de Pierre Mac Orlan. Avec Henri Thomas, Jean Follain ou Jacques Chardonne, c'était la famille des petits maîtres qui renaissait de la nuit, la grande famille des paysagistes de l'âme dont Pirotte fait partie, celle des écrivains « provinciaux » sensibles au terroir et à la lumière plus qu'à toute idée.

Cette expression, « petit maître », n'est point péjorative, au contraire. Comme chez les peintres hollandais du XVII^e ou les petits romantiques du XIX^e, tout est ici affaire d'éclairage oblique, de tonalité en mineur, de présence aux détails, de rigueur dans l'allusion. Pirotte garde toujours un ton de confiance voilée, sa prose est pleine de détours, de retours sur soi-même, de flâneries sans buts apparents, mais finalement révélatrices de minutes rares et précieuses. Rien n'est nommé, mais tout est présent. Pirotte n'enseigne rien ; certains de ses mots, certaines de ses phrases rayonnent sobrement, rendent palpables les morsures de l'aube et l'irrépressible nostalgie de ceux qui savent que les heures ne résistent pas au temps. Il y a chez lui, en même temps qu'un incurable malaise, comme le rendu souverain de la beauté

du monde, perçue à travers l'épreuve de la mort. Car rien, chez cet auteur pascalien, ne résiste à l'examen : nous sommes à chaque instant en état de perpétuel adieu, de séparation, de rupture. L'innocence est perdue, l'existence nous dépossède de la relation fondamentale à tout ce qui nous constitue, le monde et les autres. D'où cette impuissance malade d'affronter le présent, ce culte de l'enfance, ce nomadisme de l'esprit, cette recherche de l'identité, cette nostalgie sourde de l'unité perdue, cette complaisance dans le masochisme, ce noctambulisme suicidaire, cette abjection dans l'ivrognerie, cette quête de l'espace idéal, cette difficulté d'aimer, mais aussi, cette petite musique jamais entendue, absolument personnelle. En somme, ce qui fait l'écrivain. À cette qualité s'ajoutent le tragique, la combustion intime. J'aime assez qu'aux écrivains olympiens, les magisters d'une forme de culture (Goethe, Thomas Mann, Tolstoï...), Georges Haldas oppose la culture « des perdants, des auto-sacrifiés », de « ceux qui se consomment pour dire » (Hölderlin, Pavese, Pouchkine...). « Les premiers sont des êtres de culture ; les autres des hommes qui jouent leur existence. »¹

D'une certaine façon, comme ces derniers, Pirotte joue son existence à travers ce qu'il écrit. Selon lui, la littérature précède le monde qu'elle décrit et, seule, « nous révèle à l'existence, nous mène par la main dans la vie, apaise nos malentendus intimes, et nous guérit des aveuglements ». Au fil de ses errances poétiques, qui ressemblent aux cercueils ouverts d'une vie perdue, il dresse le procès-verbal

1 Georges Haldas, *Les Minutes heureuses*, carnets 1973, Bibliothèque L'Âge d'Homme, p. 90.

de sa propre décrépitude. Une lente désespérance, une infinie tristesse de vivre en perpétuel exilé hante ses pages mystérieuses et superbes. « Toutes les vies sont-elles pareilles, aussi mornes, aussi vides, et pourtant tellement lourdes à porter ? » se demande le narrateur d'*Un été dans la combe*.

Car l'auteur de *Fond de cale* passe ses nuits à se nourrir des lambeaux d'une vie défaite, à remuer la vase du temps, à tricoter des phrases comme font les très vieilles femmes. En somme, il cultive l'art de se détruire, entre un Saint-Émilion et un paquet de tabac gris, avec le souci tatillon, dans les détails, d'un miniaturiste hollandais. Tout cela donne des pages déchirantes, d'une poésie inouïe où l'auteur s'exprime sur un ton familier, voilé de nostalgie avec parfois « l'éclat sourd d'une image inattendue » et le passage lumineux des ramiers sous les ciels immenses et tourmentés de Hollande.

Les livres de Pirotte, ses romans surtout (à moins que toute son œuvre ne soit qu'une seule et longue chronique consacrée à l'impossibilité de vivre), outre qu'ils satisfont la part rêveuse et nostalgique de mon âme, me fascinent, parce qu'il me semble m'y retrouver et, parfois, me comprendre. Et, surtout, à travers cette descente dans les abîmes de la condition humaine, mieux comprendre les hommes, chaque être humain en particulier.

Rappelons, avec Gérard de Nerval, que « la vie d'un poète est celle de tous ». Et qu'à ce titre, toute étude littéraire n'a de sens que dans sa relation intime à la vie. Celle que chacun, adulte ou adolescent, mène jour après jour. Le texte poétique « éveille psychiquement celui qui l'accueille. Le mène à la découverte de lui-même. Lui ouvre un chemin de

liberté »¹. Pour que la liberté soit réelle, il ne faut faire fi ni de la souffrance ni du désespoir. Il n'y a d'ailleurs de littérature véritable qu'à partir d'une expérience tragique. Comme tous les écrivains pascaliens, ceux du *divertissement* ; comme Céline, Cioran ou Simenon, Pirotte interroge la vie sans concession. Il travaille au scalpel, dans la lumière crue du petit matin, quand l'insomnie avive la douleur. Point, chez lui, de faux-fuyants ou de faux-semblants : ses textes mettent à nu la condition humaine, rendent palpable cette souffrance d'être homme liée à notre finitude, interrogent les raisons qui nous poussent à vivre. D'où le danger des projections faciles ou de l'auto-contemplation morbide ; en somme, le texte comme *prétexte*, ou, si l'on préfère, le refus de l'autre, de la dynamique de l'œuvre ; l'asservissement de la littérature à la psychologie.

Pourquoi la perte, la misère, l'échec ne constitueraient-ils pas un chemin vers l'être ? L'écrivain est sur tous les fronts, en première ligne. Sa souffrance est un moyen de comprendre la nôtre et celle de notre prochain. En cela, la poésie de Pirotte constitue avant tout une amorce de la relation humaine, un aperçu du firmament intérieur, à partir d'une expérience tragique de la condition humaine. Son chemin est, dans une certaine mesure, celui de chacun : aucun savoir, rien que des pressentiments, et la nécessité de recoudre ses blessures, de se construire afin de comprendre le monde, d'extraire du chaos les miettes de lumière qui transmettent la beauté miraculeuse des choses simples. La vie immédiate, le charme patient de la lumière vivante.

1 Georges Haldas, *Les Carnets du désert*, carnets 1986, Bibliothèque L'Âge d'Homme, p. 203.

Cet essai n'a d'autre objectif que de décrire le cheminement d'un écrivain, dont le travail littéraire s'accomplit, nuit après nuit, dans le face-à-face avec la mort – mais cette préfiguration tremblée de la résurrection est, rappelons-le, la condition même de la vie, de la *vraie vie*. Il importera aussi de souligner combien sa pratique recoupe celle de chaque écrivain, de chaque artiste, notamment dans sa relation au langage. Il conviendra, enfin, par-delà la littérature, d'établir des ponts entre cette œuvre et la vie, celle du lecteur, celle de chacun.